ment de l'idiome biblique. N'oublions pas qu'il s'agit ici de l'aspect spécial des versions bibliques, élément essentiel du latin des chrétiens, mais non pas identique à ce qui a été le parler courant des chrétiens.

Christine MOHRMANN.

Éditions de textes.

Collection Guillaume Budé : Paris, Les Belles-Lettres.

— *Sénèque, Lettres à Lucilius*, t. III : Livres VIII-XI, texte établi par Fr. PRÉCHAC et traduit par H. NOBLOT : 1957, 173 pages doubles.

Tandis que le tome II des *Lettres* est en réimpression, voici venu le tome III, qui contient les lettres 70 à 88. Aucun avertissement d'auteur ne mentionne d'innovations par rapport au tome I, qui a été recensé dans cette *Revue*, t. XXIII, p. 254, si ce n'est, p. 5, une note de bas de page signalant sept rectifications minimes au texte de *V*, et une autre note relative aux éditions anciennes « mihi de integro excussas », dit l'auteur avec une formule assez ambiguë. Les observations présentées dans le compte rendu du tome I demeurent valables pour celui-ci. Bien des notes apparaissent superflues, et suspectes de ne servir qu'à garnir le bas des pages (cf. p. 12, les citations multipliées de Montaigne avec la liste des remèdes empruntés à Celse ; p. 39, une énumération sans fin de cadeaux-surprises) ; surtout l'apparat critique est encombré d'une foule de variantes-bourdons qui sont sans utilité pour l'établissement du texte. Je ne dirai rien de la traduction, dont l'auteur regretté n'est plus de ce monde.

— *Saint Jérôme, Lettres*, t. VI (lettres CX à CXX), texte établi et traduit par J. LABOURT : 169 pages doubles.

Entreprise il y a une dizaine d'années, cette édition n'aura pu être menée à son terme par l'auteur, mort à la tâche (la révision et la correction du présent volume ont été confiées à Mgr L. Pichard). Dans ces conditions je crois devoir me borner à rappeler ici l'importance de l'œuvre accomplie par le chanoine Labourt, en me référant aux comptes-rendus qui ont été consacrés aux volumes précédents dans cette *Revue* (t. XXVII, p. 293 ; t. XXX, p. 458 ; t. XXXI, p. 446 ; t. XXXII, p. 393 ; t. XXXIII, p. 435).

J. MAROUZEAU.

— *Pline l'Ancien, Histoire naturelle*, livre XXVI, texte établi, traduit et commenté par A. ERNOUT et le Dr R. PÉPIN : 1957, 128 pages dont 55 doubles.

La publication de l'*Histoire naturelle* se poursuit à cadence régulière

grâce à la merveilleuse activité de son directeur, qui ne se borne pas à encourager et coordonner le travail de son équipe, mais paie lui-même d'exemple : après les livres VIII, XI, XII, XIII, il nous donne cette année le livre XXVI, qui traite, comme le précédent et le suivant, des remèdes tirés des plantes. La plus grande partie de ce livre est une énumération de simples, classés de façon plutôt lâche d'après les maux auxquels ils s'appliquent ; il y a une coupure entre le § 106 et le § 107 : *nunc peractis quae membratim sentiuntur, dicemus de iis quae totis corporibus grassantur*. Selon les cas, Pline décrit plus ou moins longuement les plantes dont il indique l'emploi ou les emplois : lorsqu'il est trop bref et que les rapprochements avec d'autres auteurs sont incertains ou infructueux, l'identification des herbes pose à l'éditeur des problèmes difficiles, parfois insolubles ; M. Ernout leur a consacré l'essentiel des quarante-cinq pages de son savant commentaire ; pour les résoudre, il a eu recours à l'aide de deux spécialistes, le chanoine P. Fournier et le docteur R. Pépin, qui est aussi « en grande partie responsable de la traduction », ainsi qu'au récent *Lexique des termes de botanique en latin* de M. J. André.

On ne peut dire que la lecture de ces listes arides de médications bizarres soit très captivante : il y a pourtant certains renseignements concernant telle ou telle spécialité, comme ceux des §§ 92, 96 sqq., qui ne manquent pas de sel ; il y a surtout les vingt premiers paragraphes qui, en manière d'introduction, fournissent des indications précieuses sur certaines maladies aujourd'hui disparues, comme le *colum* ou le « charbon » de l'homme, et sur l'histoire de la médecine, en particulier sur Asclépiade de Pruse : à cet égard, la comparaison avec les passages du *De re medica* de Celse cités dans le commentaire permet de se faire une idée vivante de ce médecin qui connut une grande vogue à Rome au I^er^ siècle avant Jésus-Christ et qui séduisait la clientèle par l'originalité et l'agrément de sa thérapeutique. Mais c'est évidemment pour l'histoire de la botanique et de la pharmacopée que le livre XXVI présente un intérêt majeur ; le fait que, dans la plupart des cas, le texte de Pline recoupe celui de Dioscoride, son contemporain, qu'il ne cite nulle part et ne connaissait apparemment pas plus qu'il n'était connu de lui, montre avec quel sérieux l'auteur latin s'est documenté ; à cela s'ajoute l'esprit de défiance qu'il affirme à l'égard des *magicae uanitates* (§§ 19 sqq.) et qui l'amène à se retrancher derrière sa source ou un « dit-on » prudent, lorsque la recette prescrite a l'air trop invraisemblable ou teintée de magie. En somme Pline apparaît ici sous un jour relativement favorable, comme un compilateur insatiable à l'esprit toujours en éveil.

Le texte de cette édition est établi par M. Ernout suivant les prin-

cipes définis dans l'Introduction du livre I, sans intention de bouleverser la tradition — on ne relève que quatre conjectures nouvelles, dont deux particulièrement séduisantes : § 2 *in altius* et § 14 *amabili* — mais avec une entière liberté à l'égard du dernier éditeur Mayhoff (M. Ernout n'a eu connaissance de l'édition Jones, parue en 1956, qu'après l'impression de son volume) : aux leçons de Mayhoff sont souvent préférées celles des manuscrits ou des éditions plus anciennes. Au § 11 (cf. comm. p. 78), la correction de Littré *descendente* nous paraît plus satisfaisante que le texte *-tem* des manuscrits retenu par M. Ernout : la structure de la phrase s'en trouve éclaircie, et d'ailleurs Hérophile lui-même est descendu le premier *ab usu... ad garrulitatem* ; — au § 43, l. 4 lire *alias* au lieu de *alas*.

La traduction de textes de ce genre constitue une tâche ingrate : on a d'autant plus de plaisir à souligner la clarté, la précision et même l'élégance de celle-ci ; sans doute certains termes médicaux rares ou vieillis ne sont-ils pas immédiatement intelligibles au profane, tels *éclegme* (qu'on écrit aussi *écligme*, le terme « courant » étant *looch*), *noma* (la note explicative au § 144 rendrait plus de services si elle était annoncée au § 67), *acetabule*, etc... ; mais c'est un inconvénient inhérent à toute littérature technique. — § 16, l. 7 : M. Ernout a préféré avec raison la leçon *blandiente* du Vossianus à *blandientem* donné par la plupart des autres manuscrits ; mais l'ablatif absolu ... *tum primum pensili balinearum usu ad infinitum blandiente* est traduit : « Asclépiade [dont il est question au début de la phrase] préconisa le premier les baignoires suspendues dont l'usage séduisit infiniment les malades » ; en réalité Pline lui-même attribue ailleurs cette invention à Sergius Orata (IX, 168, texte cité dans le commentaire) ; il est vraisemblable que cet exemple est destiné, comme les précédents, à montrer que les goûts du temps favorisaient le succès d'Asclépiade et que celui-ci n'est pas donné comme l'inventeur du procédé. — § 19, l. 12 : *eundem* n'est pas traduit. — § 43, l. 6 : *appellat* est certainement pris ici au sens juridique de « mettre en demeure » (en réclamant son dû). — L. 7 : *huic luxuria condit* : « c'est pour le satisfaire... que la sensualité se fait inventrice » ; nous comprenons plutôt : « ... entasse » (les produits les plus extraordinaires). — § 70, l. 9 : « est purgatif » se construit mal ; un mot a dû sauter. — § 90, l. 1 : *neruos qui platys appellatur* désigne le « tendon d'Achille » (cf. comm. *ad loc.*) ; pourquoi traduire ici (et de même au § 105, l. 1 sq.) par « nerf » le mot *neruos* qui au § 130 est rendu correctement par « tendon »? — § 125, l. 3 : *consectis corporibus* : à la traduction inexacte « si on les [= les furoncles] incise », nous préférons celle du commentaire *ad loc.* (p. 115) « à force d'incisions ». — Dans le commentaire, p. 76, la note 3 *ad* § 5 indique

« *C. Julius Rufus*, consul... en l'an de Rome 819 († 65 ap. J.-C.) » [*sic*] ; il s'agit en réalité de *L.* Julius Rufus, consul en 820/67 et mort à une date indéterminée : *condentibus haec nobis*, dit Pline. — P. 75 sqq. tous les lecteurs comprendront-ils que « Plin(e) iun. » désigne la *Medicina* de l'abréviateur connu sous le nom de Plinius Iunior et édité par Rose? — P. 114, *ad* § 123, n. 1, l. 6, lire *si* au lieu de *sit*.

Jean BEAUJEU.

— Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, livre XIV, texte établi, traduit et commenté par J. ANDRÉ : 1958, 168 pages en partie doubles.

Le livre XIV de Pline est celui qui traite de la vigne et du vin. Chacun se souvient d'avoir lu dans cette *Revue* les deux beaux articles de M. André : *Contribution au vocabulaire de la viticulture : les noms des cépages* (t. XXX, p. 126-156) et *Pline l'Ancien, botaniste* (t. XXXIII, p. 297-317). Ils représentaient comme les jalons annonciateurs d'une édition qu'on se réjouit de voir paraître.

Dans une brève mais substantielle *Introduction*, M. André étudie les problèmes propres à ce livre XIV dont le plan, net en apparence, est décousu dans le détail. D'ailleurs, pour Pline, la difficulté de la documentation était grande dans ce domaine où, tant pour la culture que pour la vinification, intervenaient, pour chaque région productrice, des recettes locales traditionnelles. M. André souligne le fait que la compétence de Pline ne dépassait probablement guère celle d'un « tastevin » occasionnel. L'apport personnel de Pline est constitué aussi par les *sententiae* et *exempla* moralisants qu'il propose en manière de conclusion, et que son neveu n'oubliera pas. M. Carcopino, décrivant dans *La vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'Empire* (p. 310-312) les festins trop copieusement arrosés, emprunte nombre de traits à l'oncle et au neveu.

Le texte est, naturellement, plein de pièges : termes techniques déconcertants, adjectifs dérivés rarissimes, allusions et rapprochements établis à l'aide de noms propres où se sont empêtrés les copistes (*Catacecaumenitae*, § 75, et tant d'autres). M. André a établi ce texte avec une grande netteté. On admirera, entre autres, au paragraphe 43, l'ingénieuse et savante conjecture, appuyée sur Théophraste : *Phalacra Idae*, remplaçant le rébus *palacraiae* (le palimpseste de Mone est défaillant pour ce passage).

Dans sa traduction, l'auteur du *Lexique des termes de botanique en latin* a résolu avec une aisance érudite les difficultés d'un vocabulaire vraiment « ésotérique », et le *Commentaire* (p. 75-154) éclaire pertinemment le profane sur ces difficultés qu'il pressentait et dont il définissait mal les contours. Mais il faut ajouter que cette traduction d'un texte

ingrat n'a pas l'air d'être une traduction. Lue à haute voix, elle donne l'impression d'un « reportage direct », savant et aimable, sur la culture de la vigne telle qu'elle se faisait autrefois. Est-ce la bonhomie du vieux Pline qui est mise sous nos yeux? Est-ce le talent du latiniste averti qui traduit son texte avec une fidélité jointe à un affectueux attachement? Dans les deux cas, c'est M. André qu'il faut louer.

Un *Index nominum et rerum* complète l'édition de la façon la plus efficace : chaque terme technique y est accompagné de sa définition latine, chaque nom propre y est éclairé par une formule qui en délimite l'emploi fait par Pline dans le livre XIV.

Jean COLLART.

Bibliotheca Teubneriana : Leipzig, Teubner.

— *Appendix Sallustiana*; fasc. 2 : *Inuectiuae*, edidit A. KURFESS : 1958, x + 30 pages, 3 Indices, 3 marks.

M. A. Kurfess présente une troisième édition de l'*Invective contre Cicéron* attribuée à Salluste et de la prétendue *Invective de Cicéron contre Salluste*. Comme les deux précédentes, cette édition s'appuie sur la dissertation soutenue par l'auteur à Berlin en 1913, *De Sallustii in Ciceronem et inuicem inuectiuis*, où il traitait des principaux manuscrits. Au besoin, on recourra soit à cette étude soit à la préface de la première édition de 1914. La publication actuelle reproduit la préface de l'édition de 1950, avec renvoi aux articles de l'auteur dans le *Jahresbericht* de Bursian, ce qui fournit le point de départ nécessaire à une recherche bibliographique s'étendant sur la période de 1918 à 1940. A la suite, l'auteur ajoute une bibliographie de la période de 1950 à 1956, ce qui complète à la fois ses bulletins antérieurs et la bibliographie systématique de Leeman (*Mnemosyne*, suppl. IV). Il faut être reconnaissant à M. Kurfess de cette utile mise à jour. En ce qui concerne le texte même, cette dernière édition apporte peu de modifications à la deuxième. En 1940 avait paru dans le *Jahresbericht* de Bursian (269, p. 52-55) l'étude de R. Michelly sur un manuscrit de Metz remontant au XI^e^ siècle. On n'en voit pas le sigle (*m*) dans le *Conspectus* ni les variantes dans l'apparat critique, mais il convient sans doute d'attribuer ces absences à des nécessités économiques et non pas à une intention du savant éditeur qui, précisément, donne dans sa troisième préface les *lectiones selectae* de ce manuscrit *m* qu'il a trouvées intéressantes. J'avoue n'avoir pas bien compris comment il fallait reporter dans l'apparat critique l'indication « 14, 1 ipsa p. r. ... ». En 10, 14, ce manuscrit apporte un suffrage à la leçon « lutulentus sus », mais trop tardif sans doute pour être convaincant.

On peut le regretter, car cette truculence est dans le ton de l'invective, indigne d'ailleurs du Cicéron qu'imaginent les modernes.

Ceci amène aux problèmes d'authenticité et de dates, lesquels sont assez étroitement unis. L'auteur admet l'opinion générale, à savoir que la première invective fut publiée après la mort de Salluste ; quant au *terminus ante quem*, il serait fourni par l'*Énéide* si vraiment le personnage de Drancès est une caricature de l'orateur ; un autre rapprochement *sub specie inuectiuae* serait possible avec l'incestueux anonyme du livre VI (v. 623) ; il est indiqué dans le commentaire, p. 3. A ce propos il serait possible de joindre à la mention de Th. Zielinski une référence à Frank Olivier, *Deux études sur Virgile*, Lausanne, 1930. Quand il s'agit d'identifier, ou tout au plus de caractériser l'auteur de l'invective, Kurfess mentionne modestement son avis parmi les autres. Cette modestie ne doit pas dissimuler que son hypothèse est des plus solides : l'invective, sans être de Salluste, pourrait provenir d'une œuvre historique hostile à la mémoire de Cicéron, peut-être l'ouvrage d'Asinius Pollion. En ce sens témoignent les correspondances étroites que Kurfess a relevées entre l'invective et le discours prêté par Cassius Dion à Fufius Calenus (XLVI, 3 sqq.) et qu'il indique soit dans le commentaire soit dans un parallèle, ajouté en appendice p. 22-24. Toutefois, on n'oubliera pas qu'entre Asinius Pollion et l'invective put se trouver un intermédiaire, tel le fils de Pollion, Gallus. Quoiqu'elle aille contre l'opinion générale et qu'il la juge « sagacior quam uerior », Kurfess ne néglige pas l'hypothèse de J. Hejnic selon laquelle l'invective viendrait de P. Clodius et aurait été recueillie par Salluste. Il est vrai que les correspondances citées par J. Hejnic entre l'invective et des textes cicéroniens ont une signification équivoque : elles peuvent soit garantir l'authenticité, soit révéler un travail d'emprunt exécuté par un plagiaire ou un apprenti rhéteur. Toutefois, je regrette que la préface ne rappelle pas comment il convient d'apprécier le témoignage de Quintilien (*I. O.*, IV, 1, 68) qui cite le début de l'invective en l'attribuant à Salluste, ni le fait que l'invective débute comme une riposte. Au contraire, seul le manuscrit E du XII^e^ siècle porte le titre de *responsio* avant la deuxième invective, prêtée à Cicéron. Kurfess pense qu'elle ne remonte pas plus haut que l'époque de Trajan et de Pline le Jeune, mais fait-il sienne la manière de voir de Klotz qu'il résume ainsi (p. VIII) « non ante Caligulam ortum (ou ortam?) esse posse non docuit A. Klotz »? En tout cas, la présente édition, dont l'abondant commentaire consiste en nombreux rapprochements de textes, est un très riche et très savant instrument de travail.

Michel RAMBAUD.

— *Ciceronis scripta quae manserunt omnia* ; fasc. 39 : *De re publica librorum sex quae manserunt quartum recognouit* K. ZIEGLER (*accedit Tabula*) : 1958, XLVI-147 pages, 5,60 D. M.

Cette quatrième édition du traité cicéronien suit de près la troisième, parue en 1955[1]. Elle est comme le gage manifeste du succès obtenu par son aînée. Qui s'en étonnerait? Par son inlassable et savant labeur, par son autorité et son expérience, le professeur K. Ziegler mérite pleinement que les *exemplaria* de ses éditions soient *opinione citius diuendita* (*Praef.*, p. XXIX). Depuis 1955, M. Ziegler a encore travaillé sur le texte du *De re publica* qu'il connaît si bien, et ses patientes études nous valent de nouveau quelques variantes par rapport à la précédente édition (I, 36, 56 : *dicimus* au lieu de *didicimus* ; I, 41, 64 : *appellant* et *paruerunt* au lieu de *appellabant* et *paruerant* ; II, 5, 10 : *mari* décidément maintenu ; II, 42, 69 : *instituendo* au lieu de *intuendo* ; sans compter de subtils changements de ponctuation). La bibliographie a été soigneusement tenue à jour.

— *P. Cornelii Taciti libri qui supersunt : post C. Halm und G. Andresen octauum edidit* Ericus KOESTERMANN : II, 1 : *Historiarum libri* : 1957, 260 pages, 8,20 D. M.

Pour cet ouvrage, comme pour le *De re publica* présenté par M. Ziegler, le faible écart chronologique entre les éditions successives montre le succès de l'entreprise. La septième édition teubnérienne des *Histoires*, dont le texte avait déjà été revu par M. Köstermann, a été publiée en 1950. On en trouvera, dans cette *Revue*, un compte-rendu détaillé, fait par M. H. Bardon au t. XXVIII (1951), p. 381-382.

Ainsi que M. Bardon l'avait minutieusement noté, M. Köstermann, dans la septième édition, avait déjà réduit de façon assez sensible la part faite aux conjectures dans les éditions précédentes. Cette tendance semble s'accentuer encore dans la huitième édition. Signalons, par exemple : III, 27, 3 (p. 122, l. 10) : *multa cum strage*, leçon du *Mediceus II*, remplace la conjecture *multam in stragem* ; III, 38, 4 (p. 127, l. 29) : *fouet*, leçon du *Mediceus II*, remplace la conjecture *foueat* reportée dans l'apparat.

Une fois de plus, M. Köstermann manifeste à nos yeux le scrupule attentif de l'érudit qui ne cesse de reméditer le beau texte qui lui tient à cœur.

Jean COLLART.

1. Compte-rendu dans cette *Revue*, t. XXXIII (1955), p. 441, par M. J. Marouzeau. La première édition teubnérienne procurée par M. Ziegler date de 1915, la deuxième de 1929.

— *Dictyis Cretensis Ephemeridos Belli Trojani libri*, ed. Werner Eisenhut : 1958, 150 pages.

L'édition de Dictys de Crète donnée par M. Eisenhut aux éditions Teubner est destinée à remplacer celle de Ferdinand Meister, publiée aux mêmes presses en 1872. Outre l'intérêt d'une reprise de l'étude de l'*Ephemeris*, ces recherches se proposent d'illustrer la tradition du texte par une connaissance précise de l'un des principaux manuscrits, le *codex Aesinas*, du IX^e^ siècle, dont les circonstances n'avaient pas permis aux philologues du dernier demi-siècle d'approfondir le contenu et d'analyser la valeur : c'est donc d'un aspect tout neuf d'une tradition parfois confuse qu'il s'agit, et M. W. Eisenhut l'éclaire grâce aux méthodes récentes de critique verbale et d'histoire des textes.

La préface rappelle tout d'abord le problème de la version latine de Dictys par Septimius, puis elle aborde celui de sa datation, et enfin mentionne la découverte faite en 1902 d'un manuscrit, jusqu'alors ignoré, de la chronique du Crétois (p. V à XI). Notre collègue, en effet, reconnaît la vérité de l'assertion de Septimius qui revendique dans son épître dédicatoire le seul mérite d'avoir traduit un original grec : le papyrus Grenfell, de Tebtunis, présente des fragments importants de l'œuvre en « caractères attiques ». Le mot à mot soigneux du contemporain de Néron concordant avec les parties conservées du texte qu'il traduisait permet alors de réfuter la croyance en une abréviation latine, tout comme elle exclut la possibilité d'une version « plus longue » en cette langue — et qui serait perdue. Aucune découverte nouvelle n'intervenant quant à la personnalité de l'auteur et de son traducteur, on propose le dernier quart du I^er^ siècle de notre ère comme époque vraisemblable de la rédaction de l'œuvre en grec, et le III^e^ siècle pour celle de sa version en latin.

La seconde partie de la préface (p. XI à XLVII) traite des manuscrits de l'*Ephemeris*, de ses éditions, et s'achève par le *stemma codicum*. Après un rapide historique des réactions contradictoires consécutives à la découverte du manuscrit E par César Annibaldi (p. IX à XI), s'ouvre l'étude des deux rameaux de la tradition, représentés au IX^e^ siècle par l'*Aesinas* et à une époque très peu postérieure, IX^e^-X^e^ siècle, par le *Sangallensis* 197 — siglé G ; la description, la valeur de la tradition et le rôle des copies qui en sont issues achèvent le *conspectus codicum* qui fut orienté essentiellement vers la recherche et la découverte des intermédiaires perdus, et de proche en proche vers la reconstitution des prototypes de chaque branche, γ et ε. Chaque fois que ce lui sera possible, notre collègue portera dans l'apparat critique leurs leçons conjointement à celles de leurs copies. A la suite de l'étude des manus-

crits se trouve placée une rapide présentation des éditions publiées depuis la *princeps* qui vit le jour à Cologne en 1470-1475 ; les principes de la présente édition sont enfin donnés — avec le rappel du rôle qu'occuperont les manuscrits perdus et reconstitués par l'éditeur. On pourra certes regretter que ce développement ne se trouve pas placé à la suite de l'examen des manuscrits, mais ce décalage est mince et permet à M. Eisenhut de préciser une seconde fois l'importance de l'apport philologique de son travail, qui contribue à placer bien plus haut dans la tradition de l'*Ephemeris* le texte ainsi rétabli.

Le texte latin de Dictys de Crète occupe 133 pages ; un apparat critique riche, mais qui est allégé de tout ce qui n'appartient pas à la tradition, offre au lecteur l'essentiel des variantes. Qu'il soit cependant permis de regretter que tels passages difficiles, où notre collègue propose des corrections personnelles et laisse supposer une aporie, renvoient à ses notes critiques, qui feront l'objet d'une publication séparée, mais dont on ne peut supposer ici la nature ; la dureté des temps lui aura permis du moins d'apporter une contribution de qualité à la redécouverte de Dictys. En appendice, pages 134 à 139, sont reproduites les colonnes I et II du papyrus de Tebtunis, qui porte une partie de l'original grec sur lequel travailla Septimius ; les dix dernières pages de l'ouvrage sont consacrées à l'*index nominum*.

Les usages de la collection ne permettent pas l'addition de notes et de commentaire, mais il serait souhaitable de pouvoir accompagner de tels textes du rappel des *testimonia* antiques, voire des innovations propres à Dictys : la nature de ses sources s'en éclairerait et sa personnalité se préciserait davantage à la lumière des influences subies et parfois rejetées par lui. En dépit de sa date tardive dans la tradition troyenne, l'auteur de l'*Ephemeris* a contribué dans notre Moyen Age à assurer la survivance des grandes figures de l'épopée homérique ; puisse cette nouvelle édition de la version de Dictys par Septimius inciter les chercheurs à se tourner enfin vers le problème de la tradition latine des auteurs grecs, où il reste tant de fleurs à cueillir !

Gabriel ROCHEFORT.

Collection Weidmann : Berlin-Charlottenburg.

— *Horaz*, Bd II : *Satiren*, erkl. von A. KIESSLING, 6e Auflage ern. von R. HEINZE, mit einem Nachwort und bibliographischen Nachträgen von E. BURCK : 1957, 413 pages, 11-14 D. M.

Il faut accueillir avec estime ce tome II de l'*Horace*, qui représente en réalité la cinquième édition du Kiessling, paru pour la première fois en 1886, revu à trois reprises par Heinze (dont l'Avant-Propos, ici reproduit, est daté de 1921).

Une Introduction de XLV pages comprend un chapitre de généralités, trois pages (qu'on trouvera sans doute insuffisantes) sur le style, et un abondant exposé sur la prosodie et la métrique qui doit beaucoup aux Suppléments de l'édition Norden du sixième livre de l'*Énéide*.

Le mérite fondamental de cette édition réside dans le Commentaire de bas de pages : riche en références et citations, grecques et latines, économe d'explications « ad usum », abondant cependant au point d'occuper largement les quatre cinquièmes de chaque page. Intéressante est la confrontation avec la remarquable édition (1911) de notre P. Lejay, que R. Heinze tenait en haute estime. Les deux commentaires, si riches qu'ils soient l'un et l'autre, ne se recouvrent pas ; ils se complètent admirablement, ce qui est une marque et de leur valeur propre et de la densité du texte d'Horace.

Mais ce qui confère une valeur éminente à cette édition, c'est le Supplément dont l'a pourvu E. Burck sous le titre : *Nachwort und bibliographische Nächtrage* (p. 353-413). A vrai dire, ce n'est pas à cette place, c'est en manière de Préface qu'on attendrait ce précieux exposé, qui comprend six parties : 1) *Textgestaltung, Neue Ausgaben, Kommentare und Uebersetzungen* ; 2) *Name und Ursprung der Satire* ; *Vorläufer des Horaz* ; 3) *Chronologie, Themenkreise und Komposition der Satirenbücher* ; 4) *Sprache, Stil und Metrik der Satiren* ; 5) *Realien und Umwelt in den Satiren* ; 6) *Bibliographische Hilfsmittel. Abkürzungsverzeichnis und bibliographische Einzelnachweise.* On notera p. 357-364 un tableau de confrontations entre les cinq éditions les plus récentes des *Satires* : Keller-Holder (2e éd., 1925), Vollmer (1929), Klingner (2e éd., 1951), Villeneuve (2e éd., 1951), Romagnoli (2e éd., 1948), qui fait apparaître l'état quasi stationnaire de la tradition horatienne ; le texte de Heinze ne présente que treize points de divergence. La bibliographie fait apparaître la part notable qui revient à la science italienne dans le travail récent d'éditions et de commentaires. Mais surtout elle dégage les principales directives qui se sont fait jour dans divers ouvrages récents, dont celui de Ed. Fränkel (cf. cette *Revue*, t. XXXV, p. 346) en ce qui concerne l'orientation de la pensée et de l'inspiration d'Horace. L'ouvrage se termine par un relevé, classé par livres et par satires, des innombrables études de détail publiées depuis environ 1920, malheureusement d'ordinaire sans indication de titres. Que ces brèves indications suffisent à signaler l'importance exceptionnelle de l'ouvrage, l'un des plus recommandables de la Collection.

J. MAROUZEAU.

Loeb Classical Library : London, Heinemann, & Cambridge, Harvard University Press.

— Nos 309 et 447 : Cicero, *The Speeches* ; I : *Pro Sestio, In Vatinium*, p. 1-375 ; II : *Pro Caelio, De provinciis consularibus, Pro Balbo*, p. 375-759, ed. & translated by R. GARDNER, 1958.

Ces deux nouveaux tomes des discours de Cicéron offrent tous les agréments de la collection Loeb : présentation claire et élégante, traduction précise, index, commentaires historiques, bibliographies.

A vrai dire, l'on a parfois l'impression que le souci de commodité l'emporte sur l'esprit de recherche, ou sur la volonté de rigueur. Le texte se présente sans apparat critique ; l'éditeur se contente de signaler ses principaux choix, dans lesquels il ne cherche pas à être original. L'index n'est pas toujours complet. Enfin, la présentation des discours permet de les situer dans le temps plutôt que d'en esquisser l'étude d'ensemble.

Le principal effort porte en effet sur le commentaire historique. Outre les notes en bas de pages, qui lui sont généralement consacrées, il comporte des chronologies, et des biographies des principaux personnages. Ces remarques, qui s'appuient sur une lecture attentive de la *Correspondance*, sont souvent utiles. Leur auteur connaît les dernières recherches, surtout lorsqu'elles sont de langue anglaise. Il nous indique, par exemple, l'état des travaux au sujet des « decem legati » qui accompagnaient César en Gaule, ou fournit des renseignements précis sur l'application de la lex « Ælia Fufia » et sur l'utilisation des augures au temps de Cicéron. D'autre part, M. Gardner, très familier avec les textes, peut formuler des hypothèses séduisantes à propos des dissensions internes du premier triumvirat : Cicéron, au temps du *Pro Sestio*, aurait cherché à les accroître.

Cependant, l'on pourrait reprocher à ce commentaire historique de trop s'attacher aux événements, sans en préciser le sens. L'on ne peut guère comprendre l'histoire sans se référer à la pensée de ses acteurs. M. Gardner fait la part trop faible à l'idéologie de Cicéron. Il nous dit que l'orateur, toute sa vie, a recherché la « concordia ordinum ». Mais quel est le sens de ces mots? On regrette de ne pas trouver dans la bibliographie le nom d'E. Lepore, dont les recherches sont importantes sur ce sujet.

La même raison explique sans doute la prise de position de M. Gardner à propos de la fameuse formule du *Pro Sestio* : « cum dignitate otium. » Quoiqu'il connaisse les travaux de M. Boyancé, il se borne dans son commentaire à citer M. Wirszubski et ne songe pas à s'interroger sur les rapports de cette expression avec la sagesse grecque.

Des lacunes semblables apparaissent dans le commentaire stylistique. M. Gardner tend fort justement à penser que les discours publiés ne diffèrent pas beaucoup de ceux qui n'ont été que prononcés. Il note que les répétitions et les doublets que l'on reproche à l'auteur du *Pro Caelio* ne sont pas dus à des rédactions multiples, mais aux exigences de la rhétorique. Il faudrait aller plus loin et se demander s'ils n'obéissent pas aux lois du raisonnement droit, tel que l'enseignaient les dialecticiens.

L'on regrettera enfin l'absence d'une étude de la langue des discours. La noblesse du *Pro Sestio*, l'ironie du *Pro Caelio*, la violence de l'*Interrogatio in Vatinium* eussent mérité cet appoint.

A. MICHEL.

Bibliotheca Oxoniensis : Oxford, Clarendon Press.

— *M. Tulli Ciceronis Epistulae*, vol. III, edited and annotated by W. S. WATT : 1958, VI-232 pages, 21 sh.

Ce troisième volume de la Correspondance de Cicéron est destiné à remplacer dans la *Bibliotheca Oxoniensis* celui qu'avait procuré L. C. Purser en 1902. La liste des textes publiés est la même que dans l'ancienne édition : *Ad Quintum fratrem*, *Ad Brutum*, *Fragmenta epistularum*, *Commentariolum petitionis*, *Pseudo-Ciceronis epistula ad Octavianum*.

D'une édition à l'autre le progrès est considérable. Non seulement l'ouvrage de M. Watt comporte une substantielle Préface générale, mais chaque texte, avec ses problèmes propres, est présenté dans une *Praefatio* spéciale et assorti d'une riche bibliographie particulière. Les *Indices nominum*, dispersés dans l'édition L. C. Purser, ce qui n'allait pas sans quelque gêne pour le lecteur, sont ici groupés et enrichis d'un précieux *Index graecitatis* (p. 220-231). La chronologie des lettres est reprise et précisée ou rectifiée. Les *Fragmenta epistularum* et les *testimonia* qui s'y rapportent (p. 149-175) sont refondus et enrichis ou, au contraire, élagués (par rapport à l'édition Sjögren) de certains éléments douteux.

M. Watt tient naturellement le plus grand compte des principales éditions publiées depuis 1902, en particulier des éditions Sjögren (Upsal, 1910-1911) et Constans (Paris, 1934 et suiv.). L'édition W. G. Williams (Collection Loeb, *Ep. ad Q. F.* dans *Ep. ad Fam.*, vol. III) n'est pas signalée. Les préférences de M. Watt vont à Sjögren plutôt qu'à Constans qui est considéré comme un éditeur élégant, très ingénieux, mais parfois téméraire[1].

1. M. Watt (p. 11) est toutefois d'accord avec Constans (I, p. 31 et suiv.) pour attribuer,

M. Watt a très soigneusement établi son texte. L'apparat critique est sobre, sans être dépouillé (beaucoup plus sobre que celui de Sjögren), mais clair et explicite, en particulier pour la paternité des conjectures érudites (« *enixus sum ut suum cuique rite redderem* », dit M. Watt). Il y a là un travail délicat très scrupuleusement fait, particulièrement sensible en ce qui concerne les érudits de la Renaissance. Pour le texte lui-même, M. Watt adopte de ses devanciers les hypothèses qui lui paraissent les plus prudentes, les plus proches de la tradition ; mais, çà et là, il préfère présenter le texte corrompu avec *cruces desperationis* plutôt que d'intégrer à son édition une hypothèse aventureuse[1]. Quant aux propres conjectures de M. Watt, elles sont modérées et toujours intéressantes (par exemple : *Ad Q. F.* II, 1, 1 *senatum* ; II, 3, 2 *peruicerat*).

La *Bibliotheca Oxoniensis*, avec le travail de M. Watt, s'est enrichie d'une très bonne édition.

Jean COLLART.

— *C. Valerii Catulli Carmina*, recogn. R. A. B. MYNORS : 1958, 113 pages.

La présente édition est destinée à remplacer — dans la Collection des *Oxford classical texts* — celle qu'il y a quatre-vingts ans R. Ellis avait publiée aux mêmes presses. L'ouvrage, sobrement relié en toile et offrant une belle typographie, comprend une préface de neuf pages où l'auteur expose sa méthode et situe les manuscrits dans l'histoire de la tradition du texte de Catulle ; je reviendrai plus loin sur ce point où se révèle singulièrement le mérite de notre collègue. L'édition des *Carmina* est présentée des pages 1 à 105, accompagnée de l'apparat critique, et le texte s'achève par la publication de cinq fragments du poète de Vérone — tous connus d'ailleurs. On donne en appendice le fragment de Sappho, imité par Catulle dans le poème LI, et celui de la *Chevelure de Bérénice*, où Callimaque est la source de notre auteur (pages 107 et 108) ; un *index nominum* achève le livre, auquel il ne semble avoir manqué qu'un *index metricus* et les *initia poematum*, qui eussent facilité la consultation d'un travail tout à l'honneur de la philologie anglaise contemporaine.

contrairement à Sjögren, une certaine valeur au ms. *R* (*Parisinus* 8538). Mais, par exemple, et sans vouloir entrer dans une querelle délicate, on remarque que, concernant le débat sur l'authenticité du *Commentariolum petitionis* attribué par la tradition à Quintus, M. Watt ne signale pas (p. 179), ne serait-ce que pour enrichir ses intéressantes références, l'opinion de Constans favorable à l'authenticité, opinion reprise, avec plus de vigueur encore, par M. Carcopino (*Les secrets de la Correspondance de Cicéron*, I, p. 155 et suiv.).

1. Exemple : *Ad Q. F.* II, 3, 5 : + *ista ei* + ; dans l'apparat les conjectures des devanciers sont signalées, et M. Watt, pour jouer le jeu, y ajoute même la sienne, fort élégante : « *fortasse latet nomen Sesti* », mais il ajoute, avec modestie et scepticisme : « *sed locus desperatus* ».

Parmi plus de quatre-vingts manuscrits que M. Mynors a pu voir lui-même, il ne donne la description que de ceux qui sont à l'origine des copies ultérieures — à savoir les manuscrits siglés O G R — et, faisant un sort au *Thuaneus* du IXe siècle, il étudie brièvement l'évolution de l'émendation du texte dans les manuscrits *recentiores* qu'il répartit en huit groupes s'étendant du début du XVe siècle jusqu'à son avant-dernière décade (pages IX à XI).

L'essentielle nouveauté de cette édition de Catulle réside dans l'effort de son auteur à dépasser l'état du texte présenté par les manuscrits conservés pour remonter plus haut, jusqu'aux *codices perditi*. Et c'est ainsi que la parenté de G et R induit l'éditeur à leur supposer un modèle commun et reconstituable : X, qui serait peut-être le livre dont la découverte avait inspiré à Benvenuto de Campesani l'épigramme célèbre, dont le texte est reproduit — trop loin à notre gré — page 105. La confrontation de X avec le manuscrit O, de la bibliothèque Bodléienne, aboutit elle aussi à supposer avec B. L. Ullman une origine commune, l' « archétype » V, également perdu. L'édition sera donc faite avec les manuscrits perdus, complétés par les leçons de G R O, et en utilisant les émendations ou conjectures proposées par les manuscrits récents, voire par les philologues. Il est cependant à noter l'emploi impropre du mot « archétype » dans le cas de V. Les archétypes latins, comme on sait, se situent « dans les dernières années du IVe ou dans le premier quart du Ve siècle » (A. Dain, *Les manuscrits*, pages 107 et 109), et non au XIIIe — époque où M. Mynors place très vraisemblablement la copie de V. Aussi convient-il de considérer V — copie plus ou moins directe de l'archétype, mais non archétype lui-même — comme le prototype de la tradition bifide O–G R, dont le second rameau dérive du modèle lui aussi perdu, mais reconstitué par notre collègue, le manuscrit V.

Entre l'histoire du texte de Catulle et l'édition proprement dite, notre collègue insère un essai de reconstitution de la disposition des poèmes dans l' « archétype », le manuscrit V. Tout philologue averti de ces problèmes louera l'effort ainsi accompli ; mais à ces résultats significatifs il manque une justification dont on désirerait connaître, avec assez de détails, le processus.

L'apparat critique, clair et peu changé — encore qu'il accorde parfois trop de place aux conjectures de philologues non retenues — comprend à l'occasion une seconde division où s'insèrent (entre la fin du texte et l'apparat) les *testimonia* dont l'existence sera utile pour un commentaire, exclu d'ailleurs par les usages de la collection oxonienne. Quant à l'élimination des *orthographica* ou des *lapsus calami*, elle révèle le désir de notre collègue de proscrire de l'apparat critique tout ce qui

n'appartient pas à une tradition qu'il s'est efforcé de rétablir avec tant de soin. Tels sont les mérites de cette édition de Catulle ; elle ouvre une ère nouvelle pour la philologie latine, qui aura pour ambition désormais — comme le fait déjà la philologie grecque — de remonter plus avant dans la tradition des textes : à cette grande tâche M. Mynors aura efficacement œuvré.

Gabriel ROCHEFORT.

Collection Latomus : Bruxelles.

— T. XXXIV : Léon HERRMANN, *Le second Lucilius* : 1958, 248 pages.

Rendant compte de l'*Age d'argent doré* (*R. É. L.*, XXX, 1952, p. 404-408), il m'a bien fallu dire que M. Herrmann n'arrivait pas à me convaincre que la *Ciris*, le *Catal. IX*, l'*Etna*, l'*Octavie*, à quoi il ajoute maintenant la *Cléopâtre* du pap. Herc. 817, fussent l'œuvre de Lucilius, l'ami de Sénèque. Aujourd'hui il édite ces poèmes, en les disposant selon la « règle des dix-huit vers ». Quelques pages d'introduction esquissent la physionomie littéraire, forcément un peu hétéroclite, de Lucilius. Quel dommage que M. Herrmann, dont le savoir est immense et dont les traductions ou restitutions (*Cléopâtre*) sont souvent heureuses, s'acharne à défendre des positions plus que discutables ! Et comme nous aimerions rendre compte un jour de quelque ouvrage où il renoncerait à certaines de ses théories, soit en ce qui concerne les attributions (c'est le cas pour le présent ouvrage) soit pour ce qui est des répartitions numériques (cf. l'article ci-dessus de M. Herescu, p. 132) ! Car ce n'est pas sans regret qu'on refuse son accord à un homme qui connaît si bien la littérature latine, et qui l'aime.

H. BARDON.

— T. XXVII : *Favonii Eulogii Disputatio de Somnio Scipionis*, éd. et trad. R.-E. VAN WEDDINGEN : 1957, 69 pages.

Des deux commentaires antiques du *Songe de Scipion*, le plus bref et le moins connu est celui de Favonius Eulogius, auteur lui-même peu connu. L'on saura donc gré à M. van Weddingen de nous présenter cette nouvelle édition critique, munie de la première traduction en français, d'une notice introductive sur l'auteur, de notes et d'index. Il considère qu'Eulogius était rhéteur païen à Carthage au temps où saint Augustin séjournait à Cassiciacum ; son commentaire aurait été écrit entre 390 et 410, antérieurement à celui de Macrobe qui le critique. La première indication repose sur une interprétation (que je crois erronée) du texte d'Augustin, *De cura pro mortuis gerenda* XI, 13, *C. S. É. L.*, t. XLI, p. 642, 13 : « nobis apud Mediolanum consti-

tutis »; cette expression signifie en réalité : « quand j'étais établi à Milan », et non : « auprès de Milan »; exactement la même expression reparaît dans son *Sermo* CLXXVIII, 7, 8, *P. L.*, t. XXXVIII, 964, à propos d'un épisode qui est inconcevable dans un *rus* comme Cassiciacum, mais se passe en ville : l'appariteur d'un *grammaticus* qui trouve un sac de pièces d'or et fait déclaration officielle de sa trouvaille par voie d'affiche, alors que le propriétaire cherchait le sac dans tout le quartier (cf. aussi *apud Carthaginem*, *Civ. Dei* XXII, 8, 2; *apud Mediolanum* dans le *De mortibus persecutorum*, XLVIII, 2, éd. J. Moreau, p. 131). Du reste, dans le passage du *De cura*, Augustin avait dit d'abord : « cum Mediolani essemus », indication qu'il reprend ensuite sous la forme : « eodem ipso ferme tempore quo id audiuimus, id est nobis apud Mediolanum constitutis... ».

Quant à la date du commentaire d'Eulogius, je le crois, pour les motifs exposés ci-dessus, p. 211, *postérieur* à celui de Macrobe qui fut publié à Rome un peu avant l'année 386.

Eulogius, ancien étudiant de rhétorique d'Augustin, était-il sûrement païen? Une phrase telle que XVII, 3, p. 33, 14 : « Caeli... orbes seu deus artifex seu prudens natura disposuit » ne me paraît pas plus « agnostique » que celle d'Augustin, *De beata uita* I, 1 : « Cum enim in hunc mundum siue Deus siue natura siue necessitas siue uoluntas nostra... ueluti in quoddam procellosum salum nos quasi temere passimque proiecerit... » Eulogius ne fait qu'envisager, comme il convient à un commentateur, les deux hypothèses du Démiurge platonicien et de la Pronoia stoïcienne. Une phrase telle que V, 4, p. 17, 16, dans le chapitre sur le nombre *un* : « Ille complectitur uniuersa, ut in eo diuina etiam numerentur » ne s'applique pas à la divination comme le croit M. van Weddingen, mais bien aux choses divines. Elle ne permet d'ailleurs pas d'opter entre un Eulogius païen ou chrétien. Que l'on songe aux commentaires sur Virgile, *Buc.* VIII, 75 : « Numero deus impare gaudet », fournis par Servius, p. 105, 1 (faisant mention des Pythagoriciens); Jérôme, *Epist. ad Pammachium* XLIX (48), 19, éd. Labourt, t. II, p. 147, 28; *In Aggaeum* 1, *P. L.*, t. XXV, 1389 C; Ennode, *Epist.* VII, 22, *C. S. É. L.*, t. VI, p. 190, 25; Abélard, *Introductio ad theologiam* I, 21, *P. L.*, t. CLXXVIII, 1031-1032 B. Bien peu probant l'argument *ex silentio* : « On a peine à croire que, s'il avait été chrétien, il aurait écrit quarante pages sans le laisser paraître. » Je ferai valoir, quant à moi, en faveur du paganisme d'Eulogius, sa phrase V, 4, p. 17, 12 : « Unus igitur deus, etsi sint eius innumerae diuisaeque *uirtutes* sexu per fabulas nominibusque discretae »; cf. Augustin, *Enarr. in Ps.* XCVI, 12, 41, *C. C.*, t. XXXIX, 1364 : « Respondent (pagani) : 'Non colimus mala daemonia; angelos quos di-

citis, ipsos et nos colimus, *uirtutes* Dei magni et ministeria Dei magni'. »

Le texte reste fondé forcément sur le manuscrit unique, dont M. van Weddingen a fait une nouvelle lecture. On s'étonne qu'il désigne par un même sigle (B^1) « toute retouche apportée au texte initial par une main quelconque » ; mieux eût valu distinguer et dater les différentes mains. Tout en choisissant entre les diverses corrections conjecturales proposées avant lui, M. van Weddingen en propose parfois de nouvelles ; mais sont-elles en progrès sur l'édition Holder? En XIX, 5-6, p. 37, 4, les corrections s'accumulent à l'excès dans les lignes sur l'âme-source des Néo-platoniciens : changement de place de la proposition : « hinc dicitur πηγαία » ; transformation de *qui dissepet* (*dissaepit* Winterfeld) en *qui Dis est*, sur avis de Léon Herrmann : mais le *separat* qui suit plaide en faveur de *dissaepit*, à rapprocher de Boèce, *Cons. philos.* IV, *metr.* 6, v. 43, éd. L. Bieler, dans *C. C.*, t. XCIV, p. 85 (et V, *pros.* 3, 101, p. 94) : « *dissaepta* suo *fonte* fatiscant » ; addition de *circulos* : mais cette addition est gratuite et superflue, car la phrase « Manatque illa per cunctos uolentes *commisceri* » est très claire, puisqu'il s'agit de l'Ame du monde qui se scinde en âmes particulières chez les individus désireux de se mêler à la matière et de s'incorporer ; cf. Ambroise, *De bono mortis* IX, 40, *C. S. É. L.*, t. XXXII, 1, p. 737, 9 : « Caueamus ne adglutinetur anima nostra huic corpori, ne *commisceatur*, ne inhaereat, ne trahatur a corpore et tanquam ebria perturbationibus eius uacillet... » (*Phédon*, 79c ; cf. Macrobe, *In Somn.*, I, 12, 7, p. 520, 20.) Tout le paragraphe relatif à l'*anima fontana* devrait être éclairé par référence aux *Oracula chaldaïca*, éd. Kroll, p. 23 et 28 ; à Marius Victorinus, *Aduersus Arium* IV, 5, *P. L.*, t. VIII, 1116 B ; Proclus, *In Tim.* 41 *d*, t. III, p. 249, 13 (cf. l'index, s. u. πηγαῖος) ; *In Parm.*, éd. V. Cousin, Paris, 1864, p. 800, 22 ; Psellus, *Expositio Oraculorum chald.*, *P. G.*, t. CXXII, 1136 B ; F. Bitsch, *De Platonicorum quaestionibus quibusdam Vergilianis*, Diss. Berlin, 1911, p. 9-12. Si l'on excepte quelques négligences de détail (p. 13 et 27, le compte des lignes de l'apparat est en décalage d'une unité par rapport aux lignes de texte ; p. 5, n. 2, *quod* est une faute d'impression pour *quo*), cet essai sur un texte si difficile, qui demande beaucoup de prudence et d'expérience, est méritoire.

Pierre COURCELLE.

Corpus Scriptorum Latinorum Paravianum : Torino, Paravia.

— *Aviani Fabulae*, recensuit A. GUAGLIANONE : 1958, LXIV-122 pages.

M. Guaglianone s'est, depuis dix ans, consacré aux Fables d'Avianus.

auxquelles il a dédié plusieurs articles et un livre, à paraître, *Aviano e le sue favole — storia e vicende di un testo.* Et, pendant ce temps, comme il l'indique dans sa préface, *neque cruribus neque oculorum aciei peperci(t)*, pour collationner, même après Baehrens et Ellis, l'ensemble des 115 manuscrits qui restent de son auteur, témoins de l'extraordinaire vogue dont il a joui au moyen âge. Le volume qu'il donne aujourd'hui dans la collection Paravia s'ouvre sur une étude de la tradition (cf. *Rendic. dell'Acc. di Archeol., Lett. e Belle Arti, Napoli*, XXXII, p. 5 sq.), comportant une description précise des quatorze principaux manuscrits, succincte des autres, et un essai de classement en trois recensions, Δ, Σ et Π : cette dernière, qui laisse apparaître une édition anglaise ou insulaire, comprend la grande masse des *recentiores*. La bibliographie, très complète, qui termine cette introduction ne mentionne pas l'utile édition-traduction de P. Constant (Garnier, 1937).

Le texte est présenté ensuite, encadré par les *epimythia* que les maîtres d'école du moyen âge y ont abondamment ajoutés. Il est accompagné de très précieux *testimonia*, empruntés à Alcuin, Mathieu de Vendôme, Vincent de Beauvais, etc., de rapprochements avec les auteurs anciens, surtout Virgile, enfin d'un apparat critique très plein, où sont indiquées les conjectures, celles de Cannegieter (1731) en particulier, dont il semble le plus souvent impossible de se dispenser. Dans la célèbre fable XXIX, où un Satyre s'effraie de voir un voyageur, son hôte, souffler tour à tour le chaud et le froid, M. Guaglianone adopte, pour la fin du pentamètre 18, la correction de Schenkl, *reflat*, mais E. Merone (*Giorn. ital. di Fil.*, XI, 1958, p. 45 sq.) a défendu récemment le *suflat* ou *sufflat* des manuscrits, en admettant l'abrègement de la syllabe initiale.

Pour finir, plusieurs indices : *Lexicalia*, *Syntactica* (mais ces quatre pages ne contiennent qu'une petite partie des constantes anomalies d'Avianus), *Res metrica*. L'index des fables dans lesquelles il a imité Ésope, Phèdre et Babrius, montre combien sa dette est mince à l'égard de Phèdre : deux exemples (sur 42), et encore ! Il ne manque même pas à cette édition un double index des mots des Fables et des Épimythies.

J. Heurgon.

Prosatori di Roma : Bologna, Zanichelli.

J'ai déjà signalé (t. XXX, p. 469) cette Collection italienne, très élégamment présentée, qui se propose, dit l'annonce, « de rendre accessibles à tous les œuvres de la grande prose latine, accompagnées de la traduction en regard, présentant un texte sûr et sobrement annoté ». C'est dire que l'intérêt de la Collection ne dépasse guère le cadre de l'enseignement national et qu'il suffit ici de mentionner l'entre-

prise avec la sympathie qu'elle mérite. Les deux volumes qui nous parviennent sont :

— D. Arfelli, *Cicerone*, I : *Della vecchiezza, Dell'amicizia* ; II : *Dei doveri* ; le vol. 1.500 lires.

Le texte du *De senectute* et du *De amicitia* reproduit substantiellement celui de P. Wuilleumier dans la Collection Guillaume Budé ; celui du *De officiis* le texte de C. Atzert dans la troisième édition de Teubner (1949). Chacun des deux volumes contient une brève Introduction ; curieusement, chacun des deux contient aussi huit pages identiques sous le titre « Gli ultimi anni di Cicerone ». Rien à dire des notes succinctes réunies en fin de volume, qui ne sauraient dispenser le maître d'un commentaire véritable.

J. Marouzeau.

Colección Hispánica de autores griegos y latinos : Barcelona, Alma Mater.

— XI : *San Agustin, La ciudad de Dios*, vol. II, libr. III-IV, trad. de L. Riber, texto revisado por J. Bastardas : 1958, 192 doubles pages.

Les éditions « ad usum » de la *Cité de Dieu* ne manquent pas : Teubner, Loeb, Garnier, Artemis, Heidelberg, Brepols..., et celle-ci ne prétend toucher qu'un public scolaire espagnol ; mais il est agréable de signaler tout nouveau volume de cette belle Collection. Le tome I de la Cité de Dieu avait été publié en 1953 avec une abondante Introduction ; celui-ci, comme le précédent, est pourvu d'un très succinct apparat critique, d'utiles références aux passages d'auteurs cités par saint Augustin, mais à peu près dépourvu de notes, selon l'usage des Collections qui présentent texte et traduction en regard. Donc édition à utiliser avec le secours du maître.

J. Marouzeau.

Patrologiae Cursus completus a J.-P. Migne *editus* : Paris, Garnier.

— *Series Latina, Supplementum*, accurante Adalberto Hamman ; Vol. I, fasc. 1, 1958, 476 col.

Ses 217 volumes de textes ayant paru entre 1844 et 1855, la Patrologie latine de Migne a maintenant plus d'un siècle. Nous en pensons et en avons dit tout le mal possible : dès le seuil du Troisième Cycle, nos étudiants apprennent à lui préférer les éditions critiques, meilleures et plus récentes — si elles existent : le *Corpus* de Vienne, en cours depuis 1866, est bien loin d'être achevé, et les philologues modernes n'ont

pas toujours réalisé un progrès décisif sur leurs devanciers. Tous savent aussi qu'il faut se reporter à l'édition originale des Mauristes et autres grands érudits des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, au lieu de se contenter de la reproduction souvent infidèle qu'en a donné Migne — mais ces beaux in-folio sont enfouis dans la réserve poussiéreuse de nos bibliothèques, et le plus souvent mal accessibles, alors que sur les rayons des usuels, nous trouvons, avec les deux Patrologies, l'antiquité chrétienne tout entière rassemblée sous la main. Si bien qu'avec tous ses défauts, le Migne n'a pas cessé d'être, pour chacun de nous, un instrument de travail d'un usage quotidien.

Qu'il faille le remplacer, tous sont d'accord. On sait que, grâce à deux Bénédictins de l'abbaye de Steenbrugge, Dom E. Dekkers et son *socius* Dom A. Dumon, une nouvelle collection a été lancée, le *Corpus Christianorum, Series Latina* (voir *Revue*, 1953, p. 459 ; 1954, p. 412 ; 1955, p. 454 ; 1957, p. 374). Ce n'est pas le moment de la juger : plus ambitieuse que celle de Migne, elle ne se contente pas de reproduire le meilleur des textes antérieurement publiés, mais s'efforce de promouvoir des éditions nouvelles ; comme la Patrologie, elle paraît pourtant souffrir parfois de la hâte de sa réalisation : nous avons déjà de longues listes d'*Errata* à lui ajouter, ainsi dans l'Index biblique des *Enarrationes* de saint Augustin ; cependant, dans l'ensemble, ce nouveau *Corpus* est très satisfaisant : il a bien démarré, seize volumes sont déjà sortis, très bien présentés grâce aux soins de l'éditeur Brepols de Turnhout (celui-ci, il est bon de le faire connaître, vient d'acquérir de Garnier frères le fonds des deux Patrologies, grecque et latine, de Migne et, si je suis bien informé, c'est lui aussi qui est chargé de la diffusion du présent *Supplementum*).

Mais, si rapide que soit sa publication, il faudra bien des années avant que soient sortis les 175 volumes prévus pour couvrir la période qui s'étend de Tertullien à Bède. On ne peut se hâter davantage, car la capacité d'absorption du public, le budget de nos bibliothèques publiques et privées sont plus limités que ceux, véritablement étonnants, des contemporains de l'abbé Migne.

D'où l'idée ingénieuse à laquelle a voulu donner corps le R. P. Hamman — qui a déjà plus d'une initiative de ce genre à son actif, comme la collection *IChThUS* qu'il publie d'autre part aux Éditions de Paris (l'éditeur, brouillé avec les aspirées, confond le grec et le latin, le « poisson » symbolique et le « coup » porté à ses concurrents : il s'agit de rééditer des traductions, pour la plupart épuisées et introuvables, des anciens textes chrétiens, et d'abord les grecs) : réunir dans un *Supplementum* tout ce qui manque à la collection de Migne pour la rendre complète à la date d'aujourd'hui et pleinement utilisable, en quatre

volumes, couvrant (comme compte le faire le *Corpus Christianorum*) la période proprement patristique, II-VII^e siècle, et présentés sous une forme identique à celle de la Patrologie : grand in-8°, doubles colonnes.

On y trouvera deux sortes de compléments : d'une part les textes qui, en tout ou partie, ne se lisent pas dans Migne, soit qu'ils aient été négligés par celui-ci, soit qu'ils aient été découverts et publiés entre temps : cela représente une masse considérable (qu'on songe à tous les *Sermones* augustiniens *post Maurinos* et, déjà, *post Morinum, reperti*), dispersée dans les secteurs les plus divers de la bibliographie : ainsi, dès ce premier fascicule, telle lettre de saint Cyprien éditée en 1944 dans le *Bulletin* de la John Rylands Library de Manchester, ou la *Préface* de Chalcidius à sa traduction du *Timée*, longtemps oubliée dans une vieille édition de 1520. D'autre part, une série de notes et de tableaux destinés à « rendre plus fructueuse l'utilisation du *Cursus* et plus sûre la recherche, en corrigeant les erreurs d'attribution, en regroupant grâce à des répertoires commodes les textes injustement dispersés, en donnant les derniers résultats de la critique pour des textes dont l'origine a été beaucoup discutée » : ainsi, un tableau des textes constituant le dossier du Donatisme, publiés au tome VIII de la Patrologie et ailleurs (dont le présent *Supplementum*), ou, dès la première colonne, l'état de la question concernant l'attribution du catalogue d'hérésies du Pseudo-Tertullien. Par là ce Supplément rendra beaucoup de services, apportant quantité de *subsidia ad P. L. utendam*, et méritera de prendre place, non seulement dans nos bibliothèques publiques à la suite de la collection de Migne, mais aussi sur la table de tous les spécialistes ou amateurs de l'ancienne littérature latine chrétienne.

Mis en chantier en 1952, ce *P. L. S.* (tel est le symbole proposé) est en bonne voie de réalisation : son premier fascicule atteint le tome XIII de la P. L. (on suit en effet, volume par volume, l'ordre des matières du Migne), le fascicule 2 aura vraisemblablement paru avant la sortie du présent tome de la *Revue* ; avec les fascicules 3 et 4, également sous presse, s'achèvera le volume I qui nous conduira jusqu'au tome XXI de la P. L. ; le volume II, correspondant à P. L. XXII-XLVIII, est prêt pour l'impression, le reste très avancé : on peut compter que l'ensemble aura paru avant la fin de 1961.

Il faut dire ici à qui en revient le mérite : pour des raisons, notamment commerciales et, je crois pouvoir le dire, indépendantes de sa volonté, le nom du R. P. Hamman figure seul sur la page de titre, mais, plutôt qu'*accurante Adalberto Hamman*, la vérité historique et la bonne latinité eussent exigé *auctore*... C'est à lui, en effet, que reviennent l'initiative et donc la responsabilité de l'entreprise. Sa réali-

sation, je suis bien placé pour le savoir et tiens à le préciser ici, a reposé pratiquement sur les soins de sa collaboratrice, Mlle Marie-Louise Guillaumin, qui méritait plus et mieux que les quatre lignes d'hommage, à mon sens un peu négligentes, qui terminent la Préface. C'est à elle qu'on devra rapporter presque tout le mérite scientifique de cette œuvre, et ce mérite n'est pas mince.

Sans doute Mlle Guillaumin a pu disposer de bien des secours, notamment du précieux répertoire bibliographique que constitue la *Clavis Patrum Latinorum* publiée par Dom E. Dekkers en guise de Propylées à son *Corpus Christianorum* : le présent *Supplementum* n'aura guère en tout que trois numéros à lui ajouter. Il a bénéficié aussi de la complaisance de tous les éditeurs à qui sont empruntés les textes nouveaux et qui en ont autorisé gracieusement la reproduction (il est vrai que le *P. L. S.* n'en donne que le texte latin, renvoyant le lecteur à l'édition reproduite pour les introduction, notes et apparat critique). Il n'en reste pas moins vrai que la rédactrice a su rassembler une grande quantité de matériaux et de renseignements d'ordre critique et bibliographique dont nous devons lui être très reconnaissants.

Bien entendu un recueil comme celui-ci, si complet qu'il ait cherché à être, laisse toujours à glaner derrière lui : ainsi la querelle, interminable et jusqu'ici insoluble, sur la priorité entre Tertullien et Minucius Felix a nourri plus de publications que celles qui sont mentionnées ici, col. 33-34 : qu'on se reporte par exemple au *Bulletin de Théologie ancienne et médiévale* des Bénédictins du Mont-César, t. VI, nº 354-357, 1344, 1644, 1997 ; t. VII, nos 108, 1224, 1651... A la double recension, originale et hiéronymienne, du *Commentaire à l'Apocalypse* de Victorin de Poetovio qui nous est donnée parallèlement, d'après l'édition Haussleiter du *Corpus* de Vienne, j'aurais volontiers ajouté la notice *De monogrammate Christi* publiée par Dom Morin dans la *Revue bénédictine* de 1903 (et sur laquelle je reviens dans un mémoire des *Mélanges Étienne Gilson*, actuellement sous presse : « Autour du monogramme constantinien ») : nous la trouverons plus loin, parmi les *Spuria* de saint Jérôme, mais elle eût été mieux à sa place ici, puisque c'est à la suite de ce *Commentaire*, et sans solution de continuité, que la présentent les deux manuscrits de Londres et d'Oxford qui nous l'ont conservée.

Mais cette *mantissa* est bien légère : l'ensemble du travail est d'une solide qualité. La préface française est répétée en latin, profitant de la collaboration de l'excellent styliste qu'est notre collègue de Bologne G. B. Pighi ; les notes ont été rédigées directement dans cette langue et l'humaniste y trouvera plus d'une satisfaction.

Henri-Irénée Marrou.

Collection Corpus Christianorum, series Latina : Turnhout, Brepols.

— T. CXVII. *Defensoris Locogiacensis monachi Liber scintillarum quem recensuit* H. M. Rochais ; *Desiderii episcopi Cadurcensis Epistulae, cura et studio* W. Arndt ; *Vita sancti Desiderii, cura et studio* Br. Krusch ; *Epistulae Austrasicae, cura et studio* W. Gundlach : 1957, xxxi + 692 pages.

Ce volume rassemble quantité de textes d'époque mérovingienne ou relatifs à cette époque. L'intérêt en est très inégal selon que nous avons affaire à des réimpressions ou à une édition critique entièrement neuve. Les *Lettres* de Didier de Cahors et le recueil des *Lettres d'Austrasie* sont la réimpression du tome III de la série des *Epistolae* dans les *Monumenta*. La *Vie de saint Didier*, d'époque carolingienne, curieuse notamment, du point de vue littéraire, pour le remploi de formules élogieuses empruntées à la Correspondance de saint Jérôme, est réimprimée d'après le tome IV de la série des *Scriptores rerum merowingicarum*. De même, les trois appendices sont des réimpressions, tant ces documents présentent de valeur aux yeux des historiens qui les connaissent de longue date. L'on trouvera entre crochets droits diverses additions, sous forme de compléments bibliographiques ou d'émendations proposées, depuis la publication des *Monumenta*, par Krusch, Rodenberg et surtout D. Norberg.

L'essentiel du volume, du point de vue de la nouveauté scientifique, est cette édition critique de Defensor, qui occupe les 308 premières pages et se substituera immédiatement à celle de la *Patrologie latine*. Elle était attendue et préparée attentivement depuis nombre d'années, comme en témoignent divers articles de dom Rochais parus dans la *Revue bénédictine* en 1948, 1949, 1951, 1953, *Scriptorium* 1950, *Sacris eruditi* 1957, pour ne citer que les plus importants. Il paraît bien résulter des démonstrations de dom Rochais que Defensor composa ce recueil vers l'an 700, à la demande de son supérieur Ursinus, abbé de Saint-Martin de Ligugé (*Locogiacensis* devant être reconnu dans le *Locutiacinse* des plus anciens et meilleurs manuscrits) ; pour la topographie et l'archéologie du premier Ligugé, cf. dom J. Coquet, dans *Revue Mabillon*, 1955, p. 115-121 ; *Ligugé et le Bas-Poitou*, dans *Revue du Bas-Poitou*, n° 2, mars-avril 1958, p. 5-15). Rappelons du point de vue prosopographique qu'un autre Defensor, évêque, celui-là, et ennemi de saint Martin, est mentionné par Sulpice-Sévère, *Vita s. Martini* IX, 5, *C. S. É. L.*, t. I, p. 119, 12.

L'ouvrage est, à la vérité, fort peu personnel, simple compilation de 2.505 pensées tirées de l'Écriture et surtout des Pères, réparties en quatre-vingt-un chapitres correspondant à la psychologie de la

vie ascétique, notamment aux diverses espèces de vertus et de vices. Cette compilation a connu un succès remarquable puisqu'elle nous est parvenue en 361 manuscrits, dont les plus anciens remontent au VIII^e siècle. Je ne sais pourquoi dom Rochais croit devoir s'excuser longuement d'avoir choisi pour manuscrit de base l'un d'eux (*G*), celui qui respecte le mieux l'archétype écrit en une langue très barbare, alors que les manuscrits d'époque carolingienne et postcarolingienne contiennent une version restaurée en latin plus classique. Telle quelle, son édition fournira au philologue un document non moins important que la *Regula Magistri* ou que Grégoire de Tours. Avec ses excellents index, elle permettra nombre de recherches nouvelles sur l'époque mérovingienne, concernant non seulement la langue, mais le texte latin de l'Écriture, la diffusion des Pères (notamment sous forme de traductions du grec), le mode de catéchèse, les idées et le vocabulaire ascétiques, l'histoire littéraire aussi. C'est un tour de force peu banal, et qui suscite mon admiration, d'avoir réussi à identifier ces 2.505 sentences, à l'exception de 240, alors que Defensor fournit seulement le nom de l'auteur, non le titre de l'œuvre. Il reste naturellement à identifier ces 240 sentences d'origine inconnue, ce qui n'est pas toujours impossible, car il ne s'agit pas forcément de fragments d'œuvres perdues (par exemple, la sentence XL, 35, p. 152, non identifiée, se lit dans les *Vitae Patrum* III, 85, *P. L.*, t. LXXIII, 775 C). Quant aux autres, le nom d'auteur fourni par Defensor est souvent d'un grand intérêt, soit qu'il s'agisse de pseudépigraphes dont il nous révèle l'attribution ancienne, soit que le nom d'auteur proposé par Defensor soit erroné : par exemple, le *De uita contemplatiua* de Pomerius est constamment cité par lui sous le nom de saint Ambroise. L'on conçoit combien il est précieux d'apprendre — pour quantité de textes — qui passait pour en être l'auteur au VI^e ou VII^e siècle. Voici encore telle sentence (XV, 9, p. 71), citée sous le nom d'Augustin par Defensor, et que dom Rochais identifie dans les *Ad fratres in eremo* inauthentiques. Ce recueil de sermons est considéré unanimement aujourd'hui comme un faux du XII^e ou XIII^e siècle ; or voici que l'une des pensées se lit chez Defensor sous le nom d'Augustin dès le VIII^e ! Il faut croire que le faussaire a remployé soit de l'Augustin authentique et aujourd'hui perdu, soit au moins quelque sermon inauthentique, mais qui était attribué à Augustin dès avant le VII^e siècle. De même, la sentence XVIII, 80, p. 86 : « Augustinus dixit : Docti ut stille fulgebunt, et qui alios erudire poterit in aeterna refulgebit claritatem », se retrouve chez Césaire d'Arles, *Sermo* VII, 5, 5, *C. C.*, t. CIII, p. 40 (citant *Daniel* XII, 3) ; cf. *Ad fratres in eremo* 56, *P. L.*, t. XL, 1340 D. Quantité de problèmes de ce type se présenteront désormais à l'œil attentif, grâce à

l'édition de dom Rochais, et l'on ne saurait trop l'en remercier (quelques erreurs ou omissions dans les Index : lire, p. 255 Ambrosius 16, 39; p. 293 Primitiae 51, 9; p. 304 Venenum 28, 19; p. 306 Virginitas 13, 4; p. 277, rétablir l'ordre alphabétique : iniustus, innocens, inoboedientia, inoffensus).

Pierre COURCELLE.

— *Excerpta in usum scholarum seorsum edita*; I : *Excerptum ex tomo CLXXV Seriei latinae : Itinerarium Egeriae*, ed. crit. cura et studio E. FRANCESCHINI et R. WEBER : 1958, p. 29-106.

Ce volume, destiné à l'usage des écoles, est publié sans traduction et sans commentaire. Il est précédé seulement d'une brève préface et d'une bibliographie sélective. Le texte est celui que E. Franceschini a fixé après une révision du codex Aretinus opérée en collaboration avec P. Vanne et R. Weber, celui-ci responsable de l'apparat critique ainsi que d'un Appendice offrant pour confrontation le texte du *Liber de locis sanctis* de Petrus Diaconus. E. Franceschini est l'auteur d'une édition publiée en 1940, R. Weber celui de plusieurs notes parues dans les *Vigiliae christianae* sur l'auteur qu'il est décidé finalement à appeler *Egeria*. Il va de soi que toute consultation de ce texte, très soigneusement établi, et qui peut être considéré comme faisant autorité, suppose le recours à l'inoubliable *Philologischer Kommentar* du regretté E. Löfstedt.

J. MAROUZEAU.

Vetus Latina. Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus SABATIER neu gesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron : Freiburg im Brisgau, Herder.

— T. XXVI : *Epistulae catholicae. Apocalypsis.* 2. Lieferung : 1957, 119 pages.

Ce second fascicule du tome XXVI (l'un des premiers tomes parus de l'immense entreprise) contient en gros la *Première Épître* de saint Pierre, presque complète. J'ai déjà exposé ces années précédentes les principes généraux suivis par les moines de Beuron pour leur édition de la Bible latine préhiéronymienne. Les principes particuliers au tome XXVI ne seront définis par les éditeurs qu'en tête du fascicule contenant l'*Apocalypse*. C'est dire que nous est livré ici un énorme matériel pour ainsi dire à l'état brut. Un avertissement sur la couverture nous indique pourtant les nombreux manuscrits utilisés (environ 70, dont quatre palimpsestes des v^{e}, vi^{e}, vii^{e} siècles) et les nouvelles éditions critiques récemment parues, auxquelles renverront

désormais les sigles des références patristiques. Pour notre *Épître* l'on constate d'une part l'existence de deux textes africains, l'un contemporain de Cyprien, l'autre d'Augustin, apparentés entre eux. D'autre part, plusieurs formes européennes ; la plus ancienne est espagnole, mais issue aussi d'Afrique. Il saute aux yeux, lorsque l'on parcourt ce fascicule, que trois ou quatre versets de l'*Épître* ont joui d'un crédit et d'une vogue tout particuliers, suscitant nombre de commentaires : I, 19 sur la rédemption qui se fait non par l'argent ou l'or, mais par le sang de l'Agneau ; II, 9 sur la race élue, sacerdotale ; II, 21 sur le Christ qui a souffert pour nous, nous laissant son exemple à suivre. Idées fondamentales, en effet, dans la doctrine chrétienne. Prédilection aussi pour les versets III, 19, relatif aux esprits prisonniers aux Enfers, et surtout V, 8, sur le lion rugissant qui cherche qui dévorer. La simple lecture de ces *Testimonia* fournirait une orientation précieuse à qui voudrait étudier la démonologie de l'époque patristique et les représentations infernales, l'enfer étant désigné tantôt par les termes de la mythologie traditionnelle : Tartare, Styx, Achéron, tantôt par la 'chair' elle-même, selon une interprétation de type néo-platonisant.

Pierre COURCELLE.

Les écrits des saints : Namur, Éditions du Soleil levant, 33, rue Émile-Cuvelier.

A la demande de l'éditeur, je mentionne ici brièvement cette jolie petite Collection, qui présente sous un format agréable des textes traduits et brièvement annotés en vue de la vulgarisation et de l'édification. La période latine est représentée par les deux volumes suivants :

— *Saint Augustin, Sermons sur saint Jean*, par le P. Maurice PONTET : 183 pages, 510 fr. fr.

— *Saint Benoît, La règle des moines, La vie de saint Benoît par Grégoire le Grand* : 178 pages, 510 fr. fr.

J. MAROUZEAU.

La poesia religiosa romana, testi e frammenti, per la prima volta raccolti e tradotti da G. B. PIGHI : Bologna, Zanichelli, 1958, 301 pages, 2.000 lires.

Nous devions déjà au professeur G. B. Pighi, sous les titres *Carmina sacra* et *Poesia religiosa*, une collecte, parue il y a une dizaine d'années, de la poésie latine d'inspiration religieuse ; le présent volume enrichit ce recueil d'un bon tiers.

Le lecteur ne manquera pas d'être surpris d'abord par l'*Introduction*, qui s'attache à expliquer l'histoire romaine jusqu'à l'an 300 comme un grand « epos » inauguré par les Pontifes et complété par les annalistes selon des schèmes qui s'autorisent des interprétations de M. G. Dumézil, sans rapport direct avec les textes présentés. La surprise s'accroît à l'examen des textes, parmi lesquels figurent, après les chants des Saliens et des Arvales, des dévotions et évocations, des chœurs et des prières, des extraits des *Métamorphoses* d'Apulée, les tables d'Iguvium et des oracles étrusques (en traduction latine !), le *Pervigilium Veneris*, des « hymnes » orphiques, et pour finir le *Pater noster* encadré de divers cantiques.

Maints textes mutilés sont présentés avec une reconstitution un peu arbitraire ; beaucoup sont donnés comme métriques, en dépit d'infractions apparentes (aucune référence à la *Métrique*, récemment parue, de l'auteur lui-même ; cf. ci-dessus, p. 288) ; un certain nombre de textes sont disposés en « kommata » discutables ; pas d'apparat critique ; pas de commentaire de forme ni de fond, si bien qu'à la reconnaissance due à l'auteur pour son travail d'investigation se joint le regret qu'il n'en tire pas pour son lecteur le parti attendu.

J. Marouzeau.

Éditions diverses.

M. Tulli Ciceronis De natura deorum libri II et III, ed. by A. Stanley Pease, Bimillenial edition : Cambridge, Harvard University Press, 1958, p. 539-1257 ; 17,50 doll.

Il y a deux ans à peine que j'ai signalé dans cette *Revue* (t. XXXIV, p. 378) le premier volume de cette édition, contenant le livre I, et voici maintenant l'œuvre achevée. Œuvre qui fait honneur à la science américaine, puisqu'elle représente le modèle d'un genre d'édition aujourd'hui presque disparu, alors qu'il est le seul à répondre aux exigences modernes de la philologie.

Il va de soi que pour la présentation générale on devra se reporter à l'Introduction, qui occupe plus de 100 pages dans le premier volume ; mais il reste que les 700 pages et plus qui nous sont ici offertes, remplies aux neuf dixièmes de notes compactes, représentent une véritable encyclopédie cicéronienne ; cf. p. 581-586, 604-612, sur les phénomènes naturels, p. 619-620 sur le qualificatif de « divin » appliqué aux philosophes, p. 630 ss. sur la contemplation de la nature, p. 654-680 sur les aspects de l'univers céleste, p. 690-710 sur la divinisation des notions abstraites... ; dans un autre ordre d'idées, l'interprétation des adjectifs en *-bilis* p. 594 et 775, le processus de la répétition étudié